

La  
Semaine Religieuse

DE  
Québec

---

VOL. XVII

Québec, 22 octobre 1904

No 10

---

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

---

SOMMAIRE

—o—

Calendrier, 145. — Les Quarante-Heures, 145. — Le chapelet pour la France, 146. — Chronique Jicésaine, 146. — Dites le chapelet, 148. — Visites pastorales de Mgr Plessis, 150.

Calendrier

—o—

23 DIM.	b	XXII apr. Pent. et 4 oct. Le Très Saint Rédempteur, <i>dbl. maj.</i> <i>Kyr.</i> des <i>dbles.</i> I Vêp. du suiv., mém. du préc. et du dim.
24 Lundi	b	S. Raphaël, <i>dbl. maj.</i>
25 Mardi	tr	S. Chrysanthé et Ste Darie, martyrs.
26 Mercr.	tr	S. Évariste, pape et martyr.
27 Jeudi	tr	(Vigile.)
28 Vend.	r	SS. Simon et Jude, ap., 2 <sup>e</sup> cl. (Anniv. de la consécration de Mgr l'Archevêque.)
29 Samd.	tr	b De l'Immaculée Conception.

Les Quarante-Heures de la semaine

—o—

23 octobre, Sainte-Foy. — 24, Saint-Raphaël. — 25, Sainte-Rose. — 26, Saint-Lazare. — 27, Sainte-Louise. — 28, Saint-Martin.

### Le chapelet pour la France

---

Nos lecteurs connaissent déjà la croisade de prières inaugurée en 1899, sous l'inspiration du R. P. Bailly, bénie par Sa Sainteté Pie X, le 15 janvier 1904, encouragée et approuvée par quatre cardinaux, cinq archevêques et trente-six évêques. Nombres d'âmes pieuses au Canada et aux Etats-Unis ont pris part, pendant la présente année, à la pacifique croisade. Qu'elles ne croient pas que leurs supplications soient restées sans effet. La plus humble prière apporte son poids dans la balance de la justice divine. Si nos prières n'ont pas encore obtenu que la France soit délivrée de ses oppresseurs, elles ont obtenu, entre autres faveurs, à nos frères catholiques plus de patience et plus de courage dans la lutte. Voyez avec quelle constance ils relèvent les ruines qu'accumulent leurs ennemis, comme ils s'ingénient pour rouvrir les écoles fermées, quels témoignages de sympathie ils envoient au Souverain Pontife en réparation des outrages dont l'abreuve la France officielle. Cependant les circonstances restent critiques pour l'Eglise de France. Voilà pourquoi nous invitons de nouveau les catholiques d'Amérique à continuer leur croisade de prières. Pour cela il suffit de prendre l'engagement de réciter un certain nombre de chapelets pour la France jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre 1905, et ensuite, après ou avant la récitation desdits chapelets, d'envoyer ce nombre au R. P. Tamisier, S. J., 14, rue Dauphine, Québec, une seule personne pouvant envoyer une quantité de promesses sous la garantie de sa propre signature. Le Rév. Père se charge de transmettre le nombre recueilli au centre de l'œuvre qui est à Lyon, France.

### Chronique diocésaine

— La semaine dernière, Monseigneur Bertrand Orth, archevêque de Vancouver, Colombie-Anglaise, a passé quelques jours à Québec. Sa Grandeur avait assisté au couronnement de la statue de Notre-Dame du Rosaire au Cap de la Madeleine et à la réunion des archevêques aux Trois-Rivières. Bien que d'origine allemande, Monseigneur Orth parle également bien les langues anglaise et française.

Son immense diocèse compte encore des peuplades indigènes qui ne se sont pas soumises au joug du Sauveur. L'archevêque missionnaire se rappelle avec reconnaissance que ce sont des prêtres partis de Québec qui ont, les premiers, évangélisé les sauvages de la côte nord-ouest du Pacifique, et en particulier de la Colombie-Anglaise et de l'île de Vancouver, comprises dans la nouvelle province ecclésiastique dont il est le chef. Les noms de ces apôtres, les Blanchet, les Demers, les Bolduc, sont encore en vénération dans ces chrétientés d'origine récente, Monseigneur Orth a vécu dans l'intimité du premier évêque et archevêque d'Oregon City, Monseigneur François-Norbert Blanchet, dont il a été le secrétaire durant plusieurs années.

— Dimanche dernier, dans l'après-midi, Monseigneur l'Archevêque de Québec s'est rendu à Charlesbourg, pour y bénir la nouvelle école des Frères Maristes. Ce bel édifice fait honneur au zèle éclairé de M. le curé Gosselin, ainsi qu'à la générosité de ses paroissiens et des personnes qui ont encouragé le bazar de l'été dernier, dont les recettes étaient destinées à la réalisation de ce complément indispensable de l'importante paroisse de Charlesbourg.

Dès son arrivée à Charlesbourg, en 1899, M. l'abbé D. Gosselin constata que, si les jeunes filles de cette paroisse avaient tout à souhait pour parfaire leur formation intellectuelle et morale dans les deux couvents établis depuis quelques années déjà, il était loin d'en être ainsi pour les jeunes garçons, dont l'éducation était bien insuffisamment organisée. M. Gosselin se donna la tâche de combler cette lacune le plus tôt possible, et dès 1900 il put installer tant bien que mal les bons Frères Maristes. Son zèle fut si bien secondé par la commission scolaire et les contribuables de la localité, qu'il a pu faire construire un bel et grand édifice, ayant tout le confort moderne, salles spacieuses « baignées d'air et de lumière », bien conditionné à tout point de vue.

C'est cette maison que Monseigneur est allé bénir. Toute la paroisse a assisté à la belle cérémonie, qu'une magnifique journée d'automne n'a pas peu contribué à rendre très agréable.

Pour clore la cérémonie, M. le curé a remercié Mgr l'Archevêque, l'honorable surintendant de l'Instruction publique, présent à la solennité, les membres de sa commission scolaire et ses braves

paroissiens. — Monseigneur, en quelques mots, a encouragé et béni cette belle œuvre, qui mérite d'être imitée en d'autres paroisses.

— Mercredi, Sa Grandeur est allée bénir un carillon de trois belles cloches à Sainte-Philomène, dans le comté de Lotbinière.

— Jeudi, Monseigneur l'Archevêque a donné la Confirmation successivement à Saint-Romuald et à Saint-Joseph de Lévis.

— Demain, dimanche, Sa Grandeur présidera à la clôture de la retraite du jubilé à Saint-Antoine de Pontbriand, et encouragera par une paternelle exhortation les associés des diverses congrégations qui viennent d'y être organisées, aussi bien que les paroissiens généreux qui ont si merveilleusement secondé le zèle de leur curé dans la construction de l'église et du presbytère.

— Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que M. le directeur de la *Semaine religieuse*, de retour de son voyage dans l'Ouest canadien et américain, s'occupera personnellement de la rédaction de la prochaine livraison.

---

### Dites le chapelet !

---

Un riche propriétaire, honorable selon le monde, mais éloigné des pratiques chrétiennes, avait été invité à dîner dans une réunion ecclésiastique.

Pendant le repas on vint à parler de religion ; cet homme en profita pour faire aux autres convives un aveu franc mais pénible : « Je voudrais bien avoir la foi, leur dit-il, mais je ne crois pas, je ne puis pas croire. »

Un des prêtres qui l'avait entendu se contenta de lui répondre : « *Eh bien ! dites le chapelet.* »

Trois ans plus tard, ce prêtre reçut la lettre suivante :

« Vous souvenez-vous, monsieur l'abbé, qu'il y a trois ans, au milieu d'une société d'ecclésiastiques dont vous faisiez partie, je disais que je ne croyais point, en même temps que j'exprimais le regret de ne pas avoir la foi ?

« Là-dessus vous me fîtes cette réponse : « *Eh bien ! dites le chapelet.* »

« Ces paroles : *Dites le chapelet*, qui me parurent d'abord si étranges, me restèrent constamment présentes à la mémoire. J'en étais comme obsédé. Peu à peu, je m'accoutumai à les entendre au fond du cœur. Elles me parurent enfin douces et bonnes, au point que je me mis à dire le chapelet.

« Aujourd'hui, je crois, je suis heureux de croire, et je pratique avec bonheur les devoirs de la religion. C'est à cette dévotion envers Marie que je dois ma conversion. »

Vous aussi, chers lecteurs, *dites le chapelet*, surtout pendant ce mois d'octobre que nous aimons à nommer, à la suite de Léon XIII, le mois du Rosaire. Sans doute la foi est fortement implantée dans vos cœurs ; mais cette dévotion quotidienne lui fera pousser des racines plus profondes encore et produire des fruits plus exquis.

*Dites le chapelet* : en le méditant vous savourerez les consolants mystères de la vie et de la mort du Sauveur et de son Immaculée Mère qui est aussi la nôtre. Vous toucherez aux plus hauts sommets de notre religion sainte, et vous trouverez la vraie réponse au grand problème de la destinée humaine.

*Dites le chapelet* : vous y puiserez des trésors d'indulgences dont vous ferez bénéficier les pauvres prisonnières du Purgatoire. Innombrables sont les indulgences plénières et partielles attachées à la récitation du Rosaire. Chacun des *Ave Maria* appliqué aux défunts devient une sorte de pluie mystérieuse qui tombe sur les flammes expiatrices pour en adoucir les ardeurs et en diminuer la durée.

*Dites le chapelet* : c'est une arme de salut par excellence. Au XIII<sup>e</sup> siècle, le chapelet fut le seul moyen efficace qu'employa saint Dominique pour terrasser la formidable hérésie des Albigeois qui ravageait le midi de la France et menaçait d'ébranler l'édifice religieux jusque dans ses fondements. Plus tard, en 1571, ce fut grâce aux prières du Rosaire récitées dans toutes les églises que les armées chrétiennes remportèrent sur les cruels musulmans la fameuse victoire du golfe de Lépante.

Aujourd'hui encore, des ennemis acharnés se ruent en foule contre l'Église du Christ dont ils ont juré la perte. Pour les combattre, l'auguste Pontife de Rome, en chef habile et expérimenté, a mis aux mains des fidèles l'arme providentielle des

siècles passés, le saint Rosaire. Il l'offre à tous les chrétiens indistinctement ; il les supplie d'utiliser sans relâche et avec entière confiance cette arme d'un genre à part et d'une trempe merveilleuse, plus décisive pour le triomphe final que l'épée qui blesse, ou que le canon qui écrase.

*Dites le chapelet :* cette prière convient à tous les âges et à toutes les conditions.

C'est la prière des rois comme des paysans. Louis XIV ne craignait pas de réciter tous les jours son chapelet, suivant ainsi l'exemple que lui avait donné son illustre mère.

C'est la prière des savants aussi bien que des ignorants. Le D<sup>r</sup> Récamier, une des plus grandes célébrités médicales de notre temps, récitait son chapelet en allant visiter ses malades. « Quand je trouve la médecine impuissante, disait-il, je m'adresse à Celui qui peut tout guérir ; seulement j'y mets de la diplomatie ; je prends comme intermédiaire la Sainte Vierge et je lui récite une ou deux dizaines du Rosaire. »

Le chapelet, c'est la prière du pauvre orphelin qui trouve en l'auguste Vierge une nouvelle et tendre mère ; la prière de la jeune fille qui désire se conserver pure au milieu de la corruption du siècle ; la prière des mères craintives qui balancent le berceau de leur nouveau-né en implorant la protection de Marie ; la prière du matelot lorsque la tempête soulève les flots en furie et menace d'engloutir sa frêle embarcation.

Le chapelet, c'est la prière de tous, la prière pour tous, celle qui honore plus particulièrement la Sainte Vierge, la prière qui réjouit le ciel, ouvre le Purgatoire, met en fuite le démon et les ennemis de notre foi. (*Bulletin de l'Œuvre expiatoire.*)

---

## VISITES PASTORALES DE MGR PLESSIS

### JOURNAL DE LA MISSION DE 1816

(Suite.)

—○—

Quelques semaines après, le général Drummond, ayant reçu une augmentation de forces, entreprit de renouveler l'attaque. Les ennemis faibles en monde, se retirèrent. Les troupes Britanniques se hâtèrent de prendre possession de la place abandonnée. A peine y arrivaient-elles qu'une terrible explosion fit

sauter un bastion sous lequel il y avait des poudres. Les éclats volant de toutes parts écrasèrent 8 à 900 hommes, officiers et soldats, et, entre autres, le colonel Scott, du 103<sup>e</sup> régiment de pied, homme recommandable par ses talents et l'aménité de son caractère, n'emportant d'une immense fortune que ce que l'on emporte après la mort. Depuis ce moment, on n'a pris aucune mesure pour le rétablissement du fort, tout essentiel qu'il est, moins par sa position que parce que nous n'avons aucune autre protection sur cette côte du lac, en cas de guerre. Une petite maison de bois, construite dans le passé au pied d'une courtine, enferme une famille chargée de veiller à ce que les décombres du fort ne soient pas enlevés par des particuliers. Voilà toute sa garnison. Après une petite visite rendue au commissaire Stenton, l'évêque se hâta de se rendre à bord du vaisseau mouillé à deux arpents du rivage, et bientôt il y fut suivi par ses compagnons, leur bagage et le serviteur de la mission. Il était environ deux heures après midi. Le vent venait du bon côté, mais n'était pas encore assez bien pris. Ce ne fut que vers 5 heures qu'il fut possible de lever l'ancre. Ce vaisseau, nommé *Tecumseth*, fut construit, l'été dernier, près de la Rivière de *Chippawa*, où l'on voit encore le lit qui lui était commun avec le ..... de même dimension et construit en même temps. Aussi les appelle-t-on jumeaux. Les noms qu'ils portent ne sont que provisoires, car l'amirauté se réserve exclusivement le droit de nommer les vaisseaux de la Marine Royale, et ne s'accommode pas toujours des noms qu'on leur a donnés d'abord. Ainsi le navire du Lac Ontario, sur lequel nous venions de voyager, se nommait le *Wolf*, lorsqu'il était sous les ordres du commodore Sir James Yeo : l'amirauté a voulu qu'il se nommât le *Montréal*, et il a fallu en passer par là.

Le *Tecumseth* est une grande et commode goélette, excellente voilière, très haute de mâture, pouvant porter 14 pièces d'artillerie, mais n'en ayant que deux pour le moment, de 24, avec deux caronades de plus gros calibre. Elle est manœuvrée par 25 hommes d'équipage. Le service s'y fait avec moins de régularité qu'à bord du *Montréal*, et il était d'autant moins régulier le jour de notre embarquement, que les matelots profitant dans la matinée du sommeil prolongé du capitaine Kent, qui



avait passé la nuit précédente au bal, chez M. *Stenton*, s'étaient procuré du rhum et en avaient usé outre mesure, ce qui mettait quelque désordre dans la manœuvre, nonobstant les gronderies, menaces et jurements du capitaine. Nous levâmes l'ancre par un vent de nord-est assez doux, mais qui se soutint toute la nuit, augmenta le lendemain, dimanche, et sans être abattu par la pluie qui tomba assez abondamment, nous conduisit, le lundi, d'assez bonne heure, aux îles de *Sandoské*, c'est-à-dire à plus des trois quarts de la longueur totale du lac.

17 juin. Peu d'endroits remarquables, soit sur l'une ou l'autre rive du lac Erié, quoiqu'on cesse rarement de les apercevoir toutes deux à la fois. A droite, la Pointe à Bino, la Grande Rivière, la Pointe-aux-Pins, la Longne Pointe, la Pointe Pelée. A gauche, le village américain de Buffalo, faisant presque face au Fort Erié, village brûlé par nous, dans la dernière guerre, et déjà complètement rétabli, et même amélioré; plus loin, la Presqu'île, seul bon port que les Américains aient sur tout ce lac, tandis que nous n'en avons aucun de notre côté; puis la Rivière des Miamis, se déchargeant dans une baie à la tête du lac, enfin la Rivière-aux-Raisins.

Les îles du Sandoské sont devenues célèbres dans la dernière guerre, car ce fut dans leur voisinage que se donna, en 1813, le combat naval dont l'issue fut si malheureuse pour notre escadre, quoique le capitaine Barclay, qui la commandait, fit pour la sauver, tout ce que l'on pouvait attendre d'un vaillant et actif officier. Il y perdit son second bras, et la Grande Bretagne tout ce qu'elle avait de vaisseaux sur ce lac, où il n'y en a plus que quatre, tous de nouvelle construction. Ce fut sur une de ces îles que furent enterrés ceux de nos officiers et matelots qui moururent dans l'action, dont il est vraisemblable que le succès eût été bien différent, si le commodore n'eut donné pour garnir cette escadre, le rebut des matelots qu'il avait en grand nombre sur l'autre lac. Avec de mauvais équipages, il n'est marinier si habile qui ne puisse succomber.

En profitant du reste du vent de cette journée, nous aurions pu atteindre Amhersburg, le soir même, ou du moins vers la fin de la nuit. Le capitaine ne fut pas de cet avis. Il voulait sonder le mouillage de *Putinbay*, qui est dans ces îles, et cette fantaisie nous retarda de près de deux jours. Pour amuser



ou tuer le temps, Dr Kay, avec MM. Kelly et Gauvreau, descendirent à terre, et y tirèrent en débarquant, un serpent d'eau qui avait plus de quatre pieds de long sur tout au plus un pouce et demi de diamètre. Rien de plus fréquent que cette espèce de serpents, non seulement dans ce lac, mais dans toutes les rivières qui se déchargent, soit dans celui-là, soit dans les autres dont il reçoit les eaux. On n'en trouve aucun sur la terre, et l'on se met pour l'ordinaire assez peu en peine de leur rencontre, parce qu'ils ne sont pas méchants.

Il en est ainsi des serpents verts et cailles, plus courts, et plus gros que les serpents d'eau, que l'on trouve dans les champs et dans les guérets. Les habitants du pays les craignent si peu, qu'ils ne font pas difficulté de marcher dans les champs, nus-pieds et nu-jambes. Le serpent caille a quelquefois la fantaisie de venir ceinturer la jambe de l'homme qu'il rencontre, mais sans songer aucunement à le piquer.

La seule mauvaise espèce de serpents qui soit connue dans cette Province, est le serpent à sonnettes, appelé en anglais : *Rath-Snake*. Encore n'attaque-t-il que ceux qui le provoquent. Il est ordinairement roulé en spirale, ayant la tête et la queue réunies et élevées au centre. A l'extrémité de la queue, de petites vessies d'une espèce de parchemin, liées les unes aux autres, en nombre égal à celui de ses années, font, en s'agitant, un bruit tout semblable à celui que feraient de petits pois secs et renfermés. Par ce bruit, il donne avis aux passants de ne le point déranger. Si la chose arrive, soit parce qu'on l'attaque volontairement, soit parce qu'on met le pied, sans le savoir, sur une feuille ou sur une racine qui lui touche, il s'élançe vers la personne ou l'animal imprudent, et lui décharge, en le mordant, un poison récélé dans sa mâchoire supérieure. La morsure est dangereuse, mais il ne faut pas écrire légèrement tout ce qui en est rapporté. Elle n'est pas sans remède. Outre une certaine herbe connue dans le pays, sous le nom d'herbe à serpents sonnettes, il y a moyen tout simple de se préserver des effets de ce venin, en suçant ou laissant sucer la morsure par quelqu'un qui ait soin de cracher immédiatement. S'il peut se procurer du lait et en prendre dans sa bouche à diverses reprises, pendant l'opération, il est encore plus assuré de la faire sans danger. Il paraît que ce remède d'abord

employé par les Sauvages, est devenu familier même aux Canadiens du pays.

Le serpent à sonnettes n'est pas long. Lorsqu'il se darde sur quelqu'un, il le mord rarement au-dessus de la cheville du pied. Il devient rare, quoiqu'on en rencontre tous les ans. Les alentours de la chute Niagara en contenaient beaucoup par le passé. Depuis qu'elle est devenue plus fréquentée, on y en voit aussi peu que dans les endroits habités. Au Fort George, un soldat en faction, l'automne dernier en abattit, avec sa bayonnette, un qui rôdait autour de lui. Il n'entre pas dans le plan de ce journal de faire mention d'autres espèces de serpents beaucoup plus malfaisants que l'on trouve dans le voisinage du Mississipi. Il faut ajouter, pour finir l'article des serpents à sonnettes, que les îles de Sandoské, où nous avons mouillé, en contenaient autrefois une si grande multitude, que l'on jugea nécessaire d'y transporter des cochons pour les détruire, l'épaisseur de la peau et le lard de ses animaux les rendant invulnérables à leurs morsures, et leur goût s'accommodant très bien de la chair des serpents dont il s'agit. Cette mesure eut son effet. Mais les cochons qui se multiplièrent dans ces îles, y devinrent tellement farouches, que l'on craignit d'avoir chassé un ennemi par un ennemi plus redoutable, et que l'on prit le parti d'aller à la chasse de ces cochons, comme l'on va à celle des bêtes.

18 juin. Après plus de 24 heures perdues dans le mouillage de *Putinbay*, capt. Kent consentit enfin à lever l'ancre, le mardi. Il restait environ dix lieues à faire pour atteindre Amhersburg, ou Malden qui l'avoisine, à l'entrée du Détroit. Mais nous étions en plein calme, de sorte que la route de ce jour se réduisit à très peu de chose. Vers le soir, nous aperçûmes, à environ quatre milles de nous, le *Nervash*, qui ramenait du Détroit le gouverneur Gore. La distance était un peu grande pour que nous puissions nous faire des compliments. Cependant le maître d'équipage de notre goélette (Child) alla à bord de ce vaisseau, dont il rapporta, à l'entrée de la nuit, une lettre d'Angleterre qui annonçait au Capt. Kent la mort d'un de ses frères, lieutenant, comme lui, dans la Marine Royale, et voilà le deuil sur le *Tecumseth*; mais le sérieux occasionné par cette nouvelle ne fut que momentané, M. Kent encore jeune et gai,

n'étant pas d'humeur à faire longue exhibition de la douleur qu'il ressentait sans doute intérieurement.

La nuit se passa en partie dans le même calme. Vers le matin, le vent reprit et il nous était favorable.

19 juin. A soleil levant, nous aperçûmes l'entrée du Détroit qui joint le lac Erié au lac de Sainte-Claire, et qui a donné autrefois son nom à tout le pays. Au lieu que le Détroit nommé Rivière de Niagara, qui conduit du lac Erié à l'Ontario, descend du sud au nord, celui dont nous approchions court du nord au nord-est, vers le sud. La barrière formée par la dernière batture de cette rivière dans le Lac Erié, passe pour difficile. Cependant nous la franchîmes sans peine, après avoir laissé trois îles assez distantes les unes des autres, appelées les trois sœurs, apparemment parce qu'elles sont de grandeur assez égale. De cette terre, on aperçoit sur la droite la côte du lac la plus voisine de l'entrée de la rivière. Elle est appelée les petits *équores*. Les habitations qui y sont parsemées, partie anglaises, partie canadiennes, se présentent assez avantageusement à la vue. Le lac se resserrant davantage, on découvre en partie les deux rives de la rivière, et enfin la ville ou le village de Malden, et l'on est récréé d'apercevoir des maisons de près, après n'en avoir vu que dans le lointain, pendant une navigation de plus de 70 lieues. Cette navigation des lacs est assez ennuyeuse sous le rapport de la solitude et de la monotonie. Sur la mer ou sur le golfe Saint-Laurent, il ne se passe pas de jour sans que vous rencontriez des vaisseaux, souvent en grand nombre, allant d'un côté ou d'un autre. Ici, rien de semblable, du moins depuis la destruction de notre flottille par l'escadre Américaine, sur le lac Erié et sur le lac Ontario, depuis que les vaisseaux de guerre ont été désarmés. On passe les journées entières sans apercevoir quoi que ce soit de varié, souvent sans rencontrer un seul vaisseau, petit ou grand. Sur la mer, on aperçoit des poissons de diverses espèces qui jouent, plongent, sautent, se battent, tournent autour du vaisseau, comme pour se donner en spectacle. Les gibiers de mer s'accordent avec les poissons pour égayer les voyageurs par leur vol, tantôt seuls, tantôt en groupes, par leurs cris, par leur adresse avec laquelle ils fixent un poisson à la surface de l'eau, se dardent sur lui, l'enlèvent et s'en nourrissent. Les lacs sont encore dépouillés

de cet avantage, ainsi que des différentes curiosités que présente l'eau de la mer, soit par les herbes qu'elle transporte dans son flux et reflux, soit par les éclairs qu'elle produit dans la nuit. Plaignons donc les mariniers des lacs, encore plus les pauvres passagers moins accoutumés qu'eux à cette navigation insignifiante et auxquels il faut allouer une bonne dose d'ennui, lorsqu'ils sont obligés d'y passer plusieurs semaines, ce qui n'est pas rare, surtout en automne. Pour nous, nous eûmes à bénir Dieu de ne nous avoir retenus que trois jours et demi sur chacun des lacs, de sorte qu'ayant commencé l'octave du Saint Sacrement, sur le lac Ontario, nous le terminâmes à Sandwich.

Cet endroit était le but essentiel du voyage. Il était temps d'y arriver, pour voir des chrétiens ; car, en vérité, depuis le Fort George, ou plutôt depuis Kingston, nous n'en avions guère rencontré. Ce n'est ni dans les garnisons, ni à bord des vaisseaux Britanniques que l'on trouve de la religion, si l'on en excepte quelques principes de morale jetés çà et là dans les conversations, mais sans aucun exercice de piété. Nous réunissions notre petite bande, composée de quatre, y compris Joseph pour la prière du soir, lorsqu'il était possible de trouver un petit coin, à cet effet. Quand au bréviaire, à la lecture et aux autres devoirs de piété, chacun s'en acquittait, comme il pouvait, sans molestation de la part des officiers, passagers ou équipages, mais non sans distractions, grâce aux allées et venues continuelles des gens qu'on évitait de gêner dans leurs manœuvres.

Il était environ midi, lorsque le *Tecumseth* mouilla devant Malden. Cette ville naissante, retardée dans ses progrès, par la dernière guerre, paraît disposée à s'agrandir. Il n'y règne aucune police ; les rues en sont étroites et malpropres ; la situation rendue désagréable par la proximité de l'Île au Bois Blanc, qui n'est séparée que par un petit chenal et masque la vue de la rivière. D'ailleurs, l'endroit, est bas, malsain et apparemment fiévreux ; mais cette ville est tout auprès du lac Erié et c'est là un avantage qui lui reste toujours. La grève était couverte d'une multitude de faces inconnues, Anglais, Canadiens, Sauvages, à travers lesquels l'évêque et ses compagnons passèrent rapidement, cherchant une auberge. On leur indiqua celle que tient un nommé Croll (prononcez : Sorel) à

l'extrémité nord de la ville. Ce fut là qu'ils se séparèrent du Capt. Kent, avec engagement de retourner par le même vaisseau, après un voyage qu'il devait faire immédiatement au Fort Erié. Quinze jours semblaient un temps assez long pour le faire, et cependant il dura près de quatre semaines.

On ne trouve ici aucune voiture publique. Il fallait deux charrettes pour le bagage et deux chaises calèches, ou cabriolets pour nous, et la distance de Malden à Sandwich n'est pas moins de cinq à six lieues. M. Gauvreau pourvut à tout cela, avec promptitude et intelligence. Une calèche fut offerte par le Dr Richard, médecin et juge de ce district : elle fut pour M. Kelly et pour lui. Un nommé Boimier, canadien de la paroisse Sandwich, s'offrit de prendre l'évêque dans son cabriolet, assez incommode, mais offert de très bonne grâce ; Joseph eut sa place sur une des charrettes chargées du bagage, et l'on se mit en route au sortir du diner.

Le fort d'Amhersburg, auprès duquel on passe en sortant de Malden, est aussi sur le bord de la rivière, et, à le juger par son extérieur (car nous n'y entrâmes pas), annonce très peu de chose. A peine y aperçoit-on quelques pièces d'artillerie.

Le chemin continue le long de la rivière, quelquefois plus près, quelquefois plus loin de la côte. Il est beau, lorsque le sol ou la saison l'oblige d'être tel, car il n'y a pas d'apparence qu'il soit entretenu. Sur une longueur de plus de deux lieues, on laisse à main droite, un bois continu, appartenant ou à la Couronne, ou aux Sauvages, car on n'y voit point de maisons construites, mais seulement quelques cabanes à droite et à gauche, et dans tout le chemin, un grand nombre de Sauvages promènent leur fainéantise et vivent aux dépens du Gouvernement qu'ils ne servent pas.

Il est difficile de dire à quelle nation ils appartiennent. Quelques-uns prétendent que ce sont des Chauvainons. Ils paraissent plus fiers et plus bizarres dans leurs ajustements, que nos Sauvages du Bas-Canada. Ils sont infidèles et personne ne s'occupe de les éclairer. Ils donnèrent, dans la dernière guerre, de grandes preuves de barbarie, par les cruautés exercées contre les Américains, lorsqu'ils allèrent, avec nos troupes, attaquer le Fort des Miamis ; leur férocité s'est même exercée depuis longtemps sur des sujets Britanniques, au

nombre de quatre, dont ils tuèrent deux, sur le chemin même où nous passions. Les deux autres, jeunes enfants canadiens, l'un de quatorze ans, l'autre de douze, furent tués à quelques lieues plus haut, dans le champ de leur père, où ils travaillaient.

Après avoir fait environ trois lieues en montant de Malden, on rencontre la Rivière-aux-Canards, qui arrose un pays extrêmement plat, et que l'on traverse sur un pont nouvellement construit, à quelques arpents de son embouchure. De là, on aperçoit les habitations qui la bordent et commencent, un mille ou environ plus haut. Les colons y cultivent d'assez bonnes terres qui font partie de la paroisse de Sandwich, quoique cet établissement en soit éloigné de trois lieues et plus, car cette petite rivière serpente et paraît venir d'assez loin.

Après la Rivière-aux-Canards, on trouve la Rivière-aux-Dindes, espèce de marais en cette saison où l'eau coule à peine, et qui n'est remarquable que par la quantité de petites tortues qui y nagent, ou qui, pour respirer l'air, ou se chauffer au soleil, se rangent sur les bois flottants, à la surface de l'eau. La petite côte dans laquelle on tombe ensuite, est une rangée de terres en culture, ayant leur front et leurs maisons près de la rivière, sur un espace de quatre à cinq milles.

Cette côte n'est pas dépourvue d'un certain air d'aisance dans les habitants et de fécondité dans les terres. Les maisons toutes canadiennes y sont assez bien construites, les jardins clos et accompagnés de vergers. Ce dernier article est commun à tous les habitants établis des deux côtés du Détroit.

De l'autre extrémité de la petite côte, on commence à apercevoir, par-dessus les arbres d'un petit bois qu'il faut franchir, les maisons de Sandwich, et l'église paroissiale de l'Assomption qui vient immédiatement après. Cet ensemble frappe agréablement la vue, et fait espérer plus qu'on ne trouvera ; car à peine entrez-vous dans cette ville, que vous êtes surpris du peu de progrès de son établissement. Les rues y sont bien alignées, larges, se coupent toutes à angle droit, mais depuis plus de vingt ans qu'elle est tracée, il n'y a pas plus de la huitième partie d'établie. Le peu de maisons qu'elle contient, sont presque toutes réunies à l'extrémité nord, de sorte que l'on a fait près de dix arpents dans la principale rue, avant de reconnaître que l'on est en ville. Il est certain que cette place n'est pas



assez bien choisie, pas assez centrale, pour y attirer un grand nombre d'ouvriers, ni de marchands. Nonobstant sa position beaucoup plus agréable que celle de Malden, elle demeurera toujours inférieure à celle-ci, et il s'écoulera plus d'un demi-siècle encore, avant qu'elle prenne de l'importance, si jamais elle parvient à en prendre.

L'église de l'Assomption partageant la chance de la ville, dont elle n'est éloignée que de dix arpents, perd aussi de son apparence à mesure que l'on en approche. C'est un édifice de bois d'environ 90 pieds de long, sur 55 de large. Elle est étagée des deux côtés, environnée d'un lambris non peinturé, et surmontée d'un clocher beaucoup trop gros pour sa hauteur. Elle fut construite, en 1784, par M. Jean-Frs Hubert, mort évêque de Québec, en 1797, et le premier prêtre séculier qui ait gouverné cette paroisse après les missionnaires Jésuites. Il y arriva en 1782, quelques mois après la mort du P. Potier. Jusqu'alors, ce poste n'avait été autre chose qu'une mission de Sauvages Hurons, qui avaient une grande étendue de terrain, une chapelle, un cimetière et un village. Ils n'y demeuraient que dans la belle saison, l'automne arrivant, ils allaient hiverner dans les bois, tantôt d'un côté de la rivière, tantôt de l'autre, et le missionnaire les suivait, pour revenir avec eux au printemps. Cependant un certain nombre de familles canadiennes, qui avaient obtenu des concessions en nature du Gouvernement Français, de l'autre côté du Détroit, autour du Fort Pontchartrain, eurent la fantaisie d'occuper aussi la côte qui était à leur opposé. Ils s'y étendirent, s'y multiplièrent, à mesure que les Hurons diminuaient; ils acquirent des terres de ceux-ci, et insensiblement la mission sauvage se trouva travestie en paroisse canadienne. La chapelle du village dédiée à Dieu, sous le titre de l'Assomption de la sainte Vierge, se trouvant trop petite, M. Hubert acheta des Hurons six arpents de terre de front, en donna la moitié à la fabrique, et vendit l'autre pour se mettre en moyen de construire l'église qui subsiste aujourd'hui, avec un spacieux presbytère, qui n'en est séparé que par le jardin du curé. M. Hubert, ayant été appelé dans le Bas-Canada, pour remplir la coadjutorerie de Québec, eut d'abord pour successeur, en 1785, M. Fréchette, mort curé de Saint-Mathieu de Belœil, au commencement de la présente année.

M. F.-X. Dussaux vint après celui-ci, en 1786, et y étant mort en 1796, M. J.-B. Marchand, prêtre du Séminaire de Montréal, y fut envoyé la même année et occupa encore cette place, avec l'applaudissement des paroissiens édifiés de son zèle et de sa charité. Il était à la porte de son église, dont il faisait renouveler le perron, pour la visite de son évêque, qu'il savait bien être en route, mais qu'il ne croyait pas si près. Le jour était très beau, et le soleil qui n'avait plus qu'une demi-heure à reater sur l'horizon, lui donnant dans les yeux, l'éblouissait tellement qu'il eut beaucoup de peine à reconnaître les hôtes qui lui arrivaient. Enfin il leur témoigna sa joie, avec cette franche effusion de cœur qui est son caractère dominant.

L'endroit où est placée cette église, se nomme la Pointe de Montréal, parce qu'anciennement les voyageurs venant de Montréal y arrêtaient leurs canots, pour faire leur dernière pause avant de traverser au Fort Pontchartrain, qui est de l'autre côté, à environ une demi-lieue plus haut dans la rivière.

Devant l'église de l'Assomption, il y a une verdure qui s'étend jusqu'à la rivière, et fournit une promenade très agréable. Il n'y manque que quelques arbres pour se préserver de l'ardeur du soleil, sur le haut du jour.

La rivière a ici une dizaine d'arpents de traverse; c'est sa plus commune largeur, dans les parties où il n'y a point d'îles. La rive opposée est assez riante et toute garnie d'habitations canadiennes, de vergers et de terres en culture.

Une de ces terres est occupée par l'abbé Richard, prêtre de la Congrégation de Saint-Sulpice, qui est le missionnaire ou curé de la ville et de toute la côte, depuis le lac Erié, jusqu'au lac Huron, sous l'autorité de Mgr de Bardstown.

(A suivre.)

---